

Exil et violence politique,
les paradoxes de l'oubli

Ont collaboré à cet ouvrage :

Armando Cote
Pamela Der Antonian
Patricia Janody
Aurélia Malhou
Claire Mestre
Bernard Nominé
Alexis Nous
Élise Plessis
Solal Rabinovitch
Jean-Michel Rey
Muriel Salmona
Éric Sandlarz
Domenico Scarpa
Pierre Vesperini

Sous la direction de
Helena D'Elia et Nathalie Dollez

Exil et violence politique, les paradoxes de l'oubli

CENTRE PRIMO LEVI

 **érès**

Comité de rédaction : Sibel Agrali, Helena D'Elia, Nathalie Dollez,
Éléonore Morel, Joséphine Vuillard.

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2019

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-6270-3

Première édition © Éditions érès 2019

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

Introduction <i>Helena D'Elia, Nathalie Dollez</i>	7
Les mâchoires de l'oubli <i>Solal Rabinovitch</i>	9
Oubli et mémoire traumatique <i>Helena D'Elia</i>	17
La fonction de l'oubli dans le nœud du temps <i>Bernard Nominé</i>	27
La mémoire traumatique chez l'enfant et l'adolescent <i>Armando Cote</i>	37
« Les murs même n'oublieront pas » <i>Jean-Michel Rey</i>	47
Archives de l'oubli Un chef-d'œuvre sans œuvre <i>Patricia Janody</i>	63
L'oubli de l'histoire est une politique de l'oubli <i>Éric Sandlarz</i>	77
Récits du corps traumatisé <i>Pamela Der Antonian</i>	85

Mémoire traumatique <i>Muriel Salmona</i>	93
La mémoire du thérapeute pour les oubliés de l'histoire <i>Claire Mestre</i>	101
Le récit et le secret <i>Alexis Nous</i>	109
Du déni de reconnaissance à l'invisibilité sociale : faire œuvre dans l'exil <i>Élise Plessis</i>	123
Le demandeur d'asile face à l'histoire, face à sa mémoire : un témoin <i>Aurélia Malhou</i>	131
L'historien face au témoin Observations d'un antiquisant sur les entretiens de l'OFPPRA <i>Pierre Vesperini</i>	137
L'œuvre de l'oubli <i>Nathalie Dollez</i>	155
Mémoire comme recherche : l'expérience de Primo Levi <i>Domenico Scarpa</i>	165

Helena D'Elia, Nathalie Dollez

Introduction

Il y a différentes façons d'oublier et de faire oublier. Dans la clinique des exilés « victimes » de violences extrêmes, le thème de l'oubli et de ses paradoxes nous permet de penser les effets de ces violences tant dans leur dimension singulière que collective. Dès lors, nous avons invité un certain nombre d'auteurs, dont quelques membres de l'équipe soignante du Centre Primo Levi, à explorer les différentes formes d'oubli et leurs processus d'effacement des traces – refoulement, démenti et forclusion – ainsi que les mécanismes du non-oubli, inhérent au traumatisme.

« *Je veux tout oublier* » : telle est la demande que nous adresse la personne victime de torture et de violence politique arrivant au centre. L'oubli, dans la clinique, s'annonce par un paradoxe, puisqu'il faut se souvenir pour oublier autant qu'il faut oublier pour se souvenir autrement. Il fonde et entretient tout à la fois un rapport ambigu avec la mémoire. Si l'oubli est nécessaire, il peut être aussi une amnésie pathologique, l'enfouissement de quelque chose d'insupportable.

Dans sa rencontre avec la violence politique, le sujet subit une effraction physique et psychique désubjectivante. Il est suspendu là où il ne peut ni se voir ni se penser. Encombré par une répétition traumatique, *le sujet manque au souvenir*. Il se retrouve aux prises avec un ressassement intrusif et insistant, dont les perceptions traumatiques échappent à l'oubli et réduisent la temporalité à un présent d'horreur. Telle est la mémoire traumatique : un présent qui ne passe pas au passé. Comment renouer et remettre du mouvement entre les temporalités et entre les trois dimensions constitutives du sujet – Réel, Symbolique et Imaginaire ?

Si le vécu des événements traumatiques transporte le souhait de tout oublier, l'exil, en revanche, transporte la peur de tout oublier, son pays, ses repères, sa culture, sa langue ; peur accentuée quand la politique

d'accueil ne veut rien savoir de cet *étranger* rendu invisible. En d'autres termes, le sujet lui-même est oublié par le corps social, il risque souvent d'être privé de ses droits et d'une reconnaissance caractérisée avant tout par le regard que le corps social porte sur lui. Ceux qui arrivent aujourd'hui à nos frontières ont quitté depuis longtemps leur pays d'origine en traversant les lieux infinis, sans repères, que sont le désert et la mer. De ces lieux désertiques, indéfinissables, *ils amènent le « nulle part » et c'est ce qui les rend indésirables*, sans origines distinctes. Dans les démarches administratives pour l'obtention d'un statut de réfugié, *ils sont les témoins d'une histoire qui n'est pas encore écrite*. Ils doivent témoigner d'un parcours qu'ils tentent d'oublier mais seuls les souvenirs peuvent leur permettre d'y accéder. Comment la trace écrite, celle d'un récit ou celle de l'Histoire, qui ne s'écrit pas sans perte ni oubli, est-elle appréhendée par les instances administratives et juridictionnelles en France ?

Les différentes formes d'oubli sont inséparables d'une véritable écriture de l'Histoire, qu'il faut continuellement traiter. Pour se reconstruire, pour pouvoir vivre, une société a besoin de passer par ces formes d'oubli, mais *comment les analyser quand on leur suppose une visée politique ?* Il y a des guerres, des conflits armés, des génocides, des crimes contre l'humanité qui ne sont pas reconnus et qui sont même souvent déniés, voire démentis. Quelquefois, c'est l'effacement de toute trace qui est mis en œuvre, et ce malgré les travaux d'historiens. *La silenciation demeure active*. Il s'agit là *d'un certain genre d'archives, non directement appropriables ou publiables mais en devenir, poussant à l'élaboration*.

La littérature sur la Shoah porte aussi sa lumière sur l'oubli, comme en témoignent certains auteurs tels que Georges Perec, Aharon Appelfeld ou Primo Levi. Les deux premiers n'ont eu de cesse de tenter de laisser une trace écrite de ce qui s'est effacé pendant l'enfance. À rebours, Primo Levi a produit une œuvre considérable, traversée de part en part par l'expérience déshumanisante du *Läger*. La question demeure : comment se reconstruire lorsqu'on est pris dans les mailles d'une expérience qui ne se laisse pas oublier ?

Solal Rabinovitch

Les mâchoires de l'oubli

Nous avons tous beaucoup de façons d'oublier. Comment faire le tri entre ce qui s'oublie et ce qui ne peut s'oublier ? Le pur oubli est un phénomène de conscience, jusqu'à l'oubli de soi ; les autres oublis sont défenses du sujet ou de la cité, contre ce qui lui arrive, contre l'événement : ils le déforment, le modifient ou l'enferment. Seul le traumatisme échappe aux mâchoires de l'oubli.

OUBLI SANS TRACE OU LE PUR OUBLI

C'est sous forme de perceptions, d'images, de sons et de sensations que la réalité du monde intérieur comme extérieur parvient au psychisme. Une fois accueillies par la conscience, ces perceptions peuvent soit être prises en charge par l'inconscient où elles s'inscrivent de façon durable, soit rester à la surface de la conscience et disparaître en même temps qu'elle : c'est ce que j'appelle *l'oubli sans trace*.

Freud maintiendra jusqu'à la fin que conscience et mémoire s'excluent. Ce qu'il appelle le « phénomène inexplicable de la conscience » apparaît au niveau de la surface perceptive, qui est « illimitée¹ ». Chaque fois qu'arrive une perception, la conscience s'éveille et l'accompagne, sans l'inscrire, jusqu'à l'inconscient qui l'enregistre au grenier des traces mnésiques. Deux systèmes différents donc, P-Cs (perception-conscience) et inconscient, sont les gardiens de la mémoire et de l'oubli ; le premier reçoit les perceptions sans en garder trace, et les conduit jusqu'au second qui les inscrit et en garde les traces durables. Or ce travail du système P-Cs est discontinu, nous offrant ainsi une représentation du temps : temps de l'oubli, temps de la mémoire. Chaque fois que cesse

Solal Rabinovitch, *psychiatre, psychanalyste*.

1. S. Freud, « Le bloc-notes magique », dans *RIP II*, Paris, Payot, 1925.

l'investissement perceptif, la conscience s'évanouit, le fonctionnement du système s'arrête, et c'est l'oubli. Comme une lampe, la conscience s'allume et s'éteint selon la périodicité du flux de l'excitation perceptive. Lorsqu'elle est éteinte, plus rien ne vient troubler sa surface immobile d'oubli ; la mémoire inconsciente, en revanche, n'oublie rien, fût-ce au prix de l'altération des traces où le sujet trouve sa façon à lui de les faire siennes.

Ainsi se construit le récit, que tresse l'oubli. Chaque fois singulier, chaque fois contingent, l'oubli à l'intérieur du récit répond au réel de l'événement, au réel comme événement². Il est son écho, où vient se perdre l'événement, attendant en vain un vouloir. N'est-il pas ainsi la vigilance même de la mémoire, comme dit M. Blanchot, et sa puissante gardienne ? Impossible d'oublier l'événement, impossible également de s'en souvenir. Impossible, lorsqu'on en parle, d'en parler – car il n'y a rien à dire que cet événement même. Chaque fois que le récit atteint quelque chose d'intime chez celui qui l'entend, celui-là qui l'écoute, pris de vertige, en oublie le témoignage. Le « récit » réclamé par les autorités aux demandeurs d'asile est un temps de suspens, sans futur, le temps d'un passé réservé à ce « récit » si difficile à reconstituer quand l'exil a brisé les amarres du lieu, de la langue et du calendrier. Temps d'un passé veuf du futur, mais aussi veuf d'un présent pris en otage.

À chaque « récit », chaque fois, la conscience s'est évanouie jusqu'au vertige. Ce n'est pas oubli du souvenir, ce n'est pas non plus que le souvenir vienne à manquer ; au contraire, c'est le sujet qui manque au souvenir, qui *ne se rappelle plus* au souvenir, à l'événement. En protégeant la mémoire, l'oubli bascule maintenant sur la conscience de soi. Il n'y a plus personne pour ce souvenir-là, pour ce malheur passé. S'il est conservé au fond de la mémoire, il n'y a personne pour ouvrir le tiroir aux souvenirs. En effaçant le signifiant comme tel, l'oubli, *oblivium*, efface ce pour quoi ce signifiant représentait un sujet. Sujet qui ne peut donc plus être représenté pour ce signifiant, pour ce souvenir, car il s'est effacé. Pour compléter le « récit », le récit de l'exil par exemple, il faut arracher au moins un nom aux mâchoires de l'oubli.

Frappé dans sa conscience de soi, le sujet perd sa perception de la réalité ; il ne voit plus l'arbre au centre de son village, il ne sait plus son nom, il ne connaît plus la colline derrière sa maison. Il devient disparition de soi. « Un jour, j'arracherai l'ancre qui tient mon navire loin

2. J.-C. Milner, « Le matériel de l'oubli », dans J.-C. Milner et coll., *Usages de l'oubli*, colloque de Royaumont, Paris, Le Seuil, 1988.

des mers. Avec la sorte de courage qu'il faut pour être rien et rien que rien, je lâcherai ce qui paraissait m'être indissolublement proche... Anéanti quant à la hauteur, quant à l'estime. Perdu en un endroit lointain (ou même pas), sans nom, sans identité³. »

C'est le contenu conscient que touche l'oubli, tel l'ange qui touche la bouche du nourrisson à l'instant de sa naissance, afin qu'il oublie la Torah qu'il connaissait dans le ventre de sa mère⁴. En revanche, le refoulement conserve les traces mnésiques, comme ensevelies sous les cendres de Pompéi. Elles reviendront au sujet dans des symptômes ou des rêves. Mais seule la levée du refoulement, rendue possible par la cure, permettra l'oubli des souvenirs traumatiques. Leur oubli sera guérison, cicatrice : « je veux tout oublier » veut dire « je veux guérir ». Ce travail de liaison de la pensée, qui permet d'enfouir et de préserver à la fois les traces mnésiques, est utilisé par les Israéliens pour les victimes d'attentats ; il s'agit de *recoudre* sur-le-champ la mémoire immédiate au trou du trauma : « Que faisiez-vous la minute d'avant ? À quoi pensiez-vous ? Où alliez-vous ? etc. » Ainsi le trauma ne peut s'enkyster ni se crypter à l'intérieur de la conscience, sans jamais pouvoir s'y éteindre ; car, une fois lié à d'autres contenus de pensée, il pourra être refoulé, voire oublié. Aussitôt accompli, le travail de liaison sera oublié, comme dans la cure. De même, aussitôt abordés dans la cure, les points cruciaux qui ont opéré à un moment précis se fondront, frappés d'oubli, avec la modification qu'ils ont produite dans le psychisme. Vingt ans après sa cure, le petit Hans revit Freud et lui dit : « Je ne me souviens de plus rien de tout cela. » Cet oubli nous permet-il, comme le dit Lacan, de rectifier *la formule de l'histoire* ? Car malgré l'inachèvement, aussi bien de son analyse que de la solution *œdipienne* qui était postulée par *sa phobie*, c'est bien d'en avoir oublié quelque chose que sa phobie a pu progressivement s'évanouir. « Quand c'est guéri, c'est oublié », dit-on aux enfants ; quand c'est renoué, le dénouage est oublié.

Pourtant, l'oubli lui-même a poursuivi son œuvre silencieuse ; lorsqu'il est pur, dépourvu de toute défense du sujet, il peut s'appeler censure. La censure opère à toutes les frontières, entre inconscient et préconscient, entre préconscient et conscient. Contrairement au refoulement, elle ne frappe qu'une fois, tel l'exil ; elle aiguise les ciseaux en même temps qu'elle s'en sert. « Niveau plus primordial, structurellement,

3. H. Michaux, « Clown », dans *L'espace du dedans*, Paris, Gallimard, 1998.

4. Talmud (*Nid"dash*, 3^ob).

que le refoulement [...] cet élément opératoire de l'effacement, c'est ce que Freud signe, dès l'origine, de la fonction de la censure⁵. »

LES NÉGATIONS ET LEURS TRACES :
REFOULEMENT, DÉMENTI, FORCLUSION

Loin d'être oublié, la négation d'un événement traumatique, par le sujet ou par la collectivité, laisse des traces matérielles. Toute la question est alors celle de l'oubli de ces traces. « Il en va de la déformation (*Entstellung*) d'un texte comme d'un meurtre. Le difficile n'est pas d'exécuter l'acte mais d'en éliminer les traces⁶. » Il y a trois façons d'éliminer les traces. L'oubli procuré par le refoulement est la façon la plus commune d'éloigner pour longtemps un événement interne ou externe ; inscrits dans l'inconscient, les éléments refoulés sont ainsi rendus inaccessibles ; mais ils sont également rendus indélébiles : pas d'oubli donc. Le démenti, deuxième manière d'éliminer les traces, intervient non pas sur le souvenir d'un événement, mais sur son réel dont il déforme, falsifie et altère les traces ; ici l'oubli est falsification. Enfin, la troisième façon de nier un événement est de considérer qu'il n'est jamais arrivé : c'est la forclusion, qui en chasse les traces hors des frontières du visible, avant même qu'elles ne s'inscrivent dans le souvenir. Tout se passe comme si la chose sur laquelle aurait dû porter l'oubli n'avait jamais existé.

Cette vigilance de l'oubli, qui peut faire disparaître ce qui doit être oublié, est frappante dans le discours politique : il ne suffit pas que des choses soient oubliées, il faut aussi les rayer de la carte. Ainsi a pu régner, au v^e siècle avant J.-C. à Athènes, une double interdiction de mémoire. Elle portait sur le récit (y compris celui des tragédies) de la tyrannie et de la guerre civile passées : non seulement chaque citoyen devait déclarer sous serment qu'« il est interdit de rappeler les malheurs passés » ; mais fallait-il encore effacer matériellement, dans l'écriture, la date de ces malheurs passés⁷, ainsi soustraite au calendrier. Ce fut le prix de la réconciliation démocratique de la cité : l'amnésie accompagnerait désormais l'amnésie.

Nous savons certes qu'il est inutile d'interdire dans la vie psychique un tel rappel des malheurs passés. Il suffit d'en falsifier le souvenir. « Le

5. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XI (1963-1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 28.

6. S. Freud, *Moïse et le monothéisme*, Paris, Gallimard, 1948.

7. N. Loraux, « De l'amnésie et de son contraire », dans *Usages de l'oubli*, op. cit.

souvenir falsifié est le premier souvenir dont nous ayons eu connaissance ; le matériau de traces mnésiques à partir duquel il a été forgé nous demeurera inconnu sous sa forme originaire⁸. » Ce souvenir demeuré inconnu et falsifié est l'un des noms de la vérité de l'inconscient, vérité qui se dit aussi *aletheia*, le non-oubli. Elle revient toujours : on la refoule, elle fait un symptôme ; on la dénie, elle brille au grand jour ; on la dément, elle devient réel ineffaçable de la rature ; on la forclôt, elle s'hallucine. Elle n'est pas ailleurs que dans ce qui la falsifie et qui la dénature. Voyez la « fausse science » des tests osseux pratiqués en France sur les mineurs étrangers isolés, pour déterminer leur âge réel ; ils ne sont que démentis de l'oubli de leur état civil, qu'il soit erroné, falsifié ou muet.

Plus loin de nous, à l'époque de la dictature militaire en Argentine, on a pu voir apparaître dans la langue le terme de « disparus » pour nommer la disparition réelle des personnes, démentie par le discours officiel. Le pouvoir en place faisait disparaître ces personnes afin d'effacer ses propres abus. Une fois disparues, les abus dont elles avaient été l'objet ont également disparu. Mais ensuite, il faut bien démentir la disparition de ces personnes elle-même, celle de leurs corps et celle de leur existence juridique ; il est dit alors : « Ils ne sont ni vifs ni morts. » Négation qui fait disparaître le procédé de disparition lui-même. Ni vivants ni morts, deux fois niés : pas d'existence, pas de date de naissance. « Disparus » : le mot nie à la fois la vie et la mort, et, en les niant, nie l'humanité dont la vie a la mort pour limite. On aura « tué la mort⁹ ».

Un mécanisme semblable a eu lieu dans les camps d'extermination en Allemagne nazie : le mot « *Tod* » y était interdit, non seulement pour nier qu'elle y fût pratiquée, mais pour nier qu'elle le fût sur des êtres humains ; les *Sanderkommandos* devaient désigner les corps des juifs gazés du terme de *Stücke* : ni corps, ni humain, ni juif, rien que des bouts, des morceaux, des trucs inanimés. Car il ne suffit pas de faire disparaître les corps, il faut aussi nier, dans la langue, à la fois leur existence (« les disparus ») et leur humanité (« *Stücke* »). En somme, il faut tuer, et qu'il n'y ait pas de morts. Mais pour effacer le meurtre, il faut en outre faire disparaître, effacer, nier non seulement les traces du meurtre, mais aussi la mort elle-même. C'est l'opération d'un démenti

8. S. Freud, « Sur les souvenirs-écrans », dans *Névrose, psychose, perversion*, Paris, Puf, 1973, p. 131.

9. G. Garcia Reinoso, « Tuer la mort », dans H. O'Dwyer de Macedo (sous la direction de), *Le psychanalyste sous la terreur*, Vigneux, Matrice, 1988.

dans le réel. Or cela peut aussi s'appeler *forclusion* : quelque chose n'aura jamais eu lieu. « *Das ist das Platz* », est-il dit au début de *Shoah*, le film de Claude Lanzmann (1985), par un survivant revenu sur les lieux du désastre. *Das Platz* est le lieu : une prairie verte et vide, d'où les corps et leurs noms ont été effacés. Depuis les fumées des crématoires, les oiseaux n'y chantent plus. Pas de trace autre que le silence de l'oubli, ce silence qui tue la mort et qui destitue la vie.

En Argentine sont apparues, en même temps que le mot « disparus », les Mères de la place de Mai, avec leurs pancartes, les photos et les noms de leurs enfants disparus. Leurs voix, celles des mères, des grands-mères et aujourd'hui des petites-filles et petits-fils, qui tournent autour de la place de Mai le jeudi après-midi, tentent depuis lors de faire triompher la parole et la pensée des disparus contre le pouvoir et contre la terreur. Mais une fois encore, le démenti se redoublera : on traita les Mères de folles (*las locas*). Folles, elles n'étaient plus mères, et alors il n'y avait plus de fils disparus. Est-ce démenti ou forclusion de cette trace vivante du « ni vif ni mort », de cette vérité du nié qui se fait jour dans la voix des Mères ?

Difficile de les distinguer l'un de l'autre ; le démenti inscrit la disparition dans sa falsification même, la forclusion rejette le texte même de la disparition. Mais l'un comme l'autre sont des procédés de défense : le pouvoir politique fait disparaître les personnes pour cacher le meurtre (démenti), et il fait disparaître les traces de cette disparition dans le langage (« disparus », « non-nés », « *Stücke* ») afin que rien ne soit jamais arrivé (forclusion). Quelles traces la disparition du récit de la disparition laisserait-elle alors ? Non pas l'effroi d'un trauma, mais le silence et la terreur. Cela nous contraint à devoir penser l'Histoire, et notre propre histoire, comme amputées de « ce qui ne sera jamais arrivé ».

LE TRAUMATISME

Par contre, la chose traumatique est un bout de réel introduit debout, les yeux grand ouverts, dans la conscience ; elle ne peut s'oublier, ni être démentie, refoulée ni forclosée. Le sujet n'a aucun moyen de défense ; il ne peut pas s'enfuir, il ne peut pas non plus l'arracher de lui-même ni la nier. Aucun symbolique ne peut traiter le réel qu'est devenu l'événement traumatique ; l'événement, même réduit à une image, un son, une douleur, ne cesse d'affirmer, de répéter sa présence au sein d'une conscience qui, étant oublié, en sera elle-même frappée.

C'est au sujet désormais de s'oublier par anéantissement, ou par fragmentation¹⁰. L'anéantissement du sentiment de soi (de la conscience de soi) comporte un abandon des organes : si « ça ne peut m'arriver à moi », ce moi à qui arrive quelque chose d'impensable, d'*imparable*, devient un paquet de chiffons, un sac de farine. Même le ver de terre pourtant se cabre. Mais là, il n'y a plus personne face à ce qui est arrivé. Il n'y a plus personne pour accepter de ne pas résister à cette commotion psychique. Toute perception de soi s'arrête, et avec elle s'arrête la perception du mal. Toute activité psychique se suspend, et la soudaineté de l'inaction provoque une anesthésie et une paralysie de la motilité ; on ne sent plus, on ne pense plus, on ne bouge plus. En effet, il est impossible de se défendre contre une impression qu'on ne perçoit pas, contre un malheur qu'on ne voit pas.

Admettre le traumatisme dans la conscience nécessite l'intervention de la censure, autre forme d'oubli. Elle créera un clivage narcissique ; une part du moi mesure l'étendue du dommage ainsi que la part d'elle-même que la personne peut supporter. L'autre part du moi est comme morte. Mais dans la part de la personne qui est supportable, une falsification de l'événement pourra avoir lieu, témoignant d'une défense partielle du sujet.

Allons au-delà du clivage. Une fragmentation psychique permet, en augmentant les surfaces psychiques, une décharge affective accrue. Chaque fragment souffre pour lui-même, sans addition ni unification des quantités de souffrance. Chacun des fragments peut aussi s'adapter plus facilement. Lorsque le choc sera liquidé, la psyché rassemblera les fragments, et la conscience reviendra sans avoir aucune connaissance des événements passés depuis le traumatisme. Cette force qui a dissocié les sentiments des pensées, c'est l'effroi. Il continue à maintenir séparés les uns des autres les contenus psychiques qui ont pu être arrachés aux mâchoires de l'oubli. Il faut la force d'un transfert, qui puisse rassembler sentiments et pensées, pour qu'une remémoration soit possible et qu'un véritable travail d'oubli vienne enfin répondre au point de réel rencontré dans l'événement.

10. S. Ferenczi, voir ses notes sur le traumatisme, *Œuvres complètes*, vol. 4, Paris, Payot, 2007, et *Journal clinique*, Paris, Payot, 2014.